

**LA BEREZINA**

*« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?*

*Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large.*

*Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.*

*Après tout, qu'ai-je à perdre ?*

*Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ?*

*Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :*

*« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina.*

*Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».*

*Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».*

Il est 19h38 et pour me réchauffer je piétine sur le port presque désert. La nuit est claire mais un vent glacial a pris possession des lieux et on dirait qu'il s'amuse à martyriser les embarcations. Il s'engouffre dans les gréements, fait cliqueter les manilles, grincer les étais, gémir les mâts, arrachant au port un long chant plaintif en contrepoint du cri des mouettes. C'en est presque sinistre, d'autant que les dernières lumières des quelques boutiques encore ouvertes s'éteignent les unes après les autres.

Depuis que je suis arrivé j'arpente les quais à la recherche de la Berezina, mais rien. Pas plus de Berezina à la lueur de ma frontale que de touriste sur les pontons en cette fin de mois de novembre. On dirait que l'aventure commence mal. Peut-être n'ai-je pas bien compris. La voix au téléphone était tellement bizarre. Alors je reste planté là, à l'entrée du port. De mon poste je peux surveiller tous les alentours. Si quelqu'un arrive je ne risque pas de le rater.

La bise redouble de vigueur, j'espère que ma vieille dame sera ponctuelle comme elle a exigé que je le sois sinon je vais finir congelé. J'enfonce la tête dans les épaules pour esquiver une bourrasque, descend encore un peu mon bonnet sur mes oreilles et me remets à trépigner sur place.

Je m'appelle Arnaud, j'ai 26 ans et je viens de terminer mes études. Depuis juin dernier me voilà avocat en droit international des affaires et depuis des années il y a un voyant qui clignote dans mon cerveau. Pas en permanence bien sûr, mais il clignote, de loin en loin à mesure que je laisse passer les occasions de tracer ma route me contentant de suivre celle que mes parents pavent méthodiquement pour moi depuis toujours.

La première fois que le clignotant s'est manifesté j'étais en seconde. A la fin de l'année scolaire mes parents m'avaient signifié que dorénavant, le mois d'aout chez Granny ce serait terminé. Terminés donc les copains de Kerfany Les Pins, les cours de voile, la collection de bandes dessinées de mon oncle Thomas. Terminés le hangar à bateau avec tous ses trésors, les soirées plateau télé et bien sûr la cérémonie du journal avec Granny et son lot de surprises. Tous ces communiqués, faire-part ou différents messages sur lesquels nous fantasmions, les histoires que nous nous inventions et nos fous rires.

Aout avait toujours échappé à l'emprise de mes parents. Synonyme d'aventure et de liberté il devint un nouvel instrument de leur grand projet. Projet qui transforma mes vacances en séjours linguistiques, voyages ou échanges culturels en Europe d'abord, puis aux Etats Unis et même au Japon.

Je ne revins à la maison de Kerfany que trois ou quatre fois, durant mes études, lorsque mon agenda et ma somme de travail quotidien me le permirent. Mais je gardais toujours avec Granny une correspondance régulière. Elle m'avait transmis le goût des récits et le plaisir des mots et le temps que je consacrais à lui écrire des lettres était autant de petits morceaux de liberté que je volais à mon quotidien d'alors. Les lettres de Granny parlaient de la vie à Kerfany, de ceux de mes amis qui étaient restés au pays et de ceux qu'elle revoyait parfois pendant l'été. Elles racontaient aussi le miroitement de l'océan à travers les branches des pins, la lumière si particulière qui inondait la véranda lorsque le ciel était voilé. Avec ses lettres je retrouvais le goût des légumes du jardin, la phosphorescence magique du Belon à la nuit tombée et des milliers d'autres petits détails de ce qui avait été mon paradis perdu.

Le va et vient constant de notre correspondance devint alors la navette qui continua de tisser entre nous le lien que mes parents avaient tenté de rompre, déclenchant ainsi le premier clignotement.

Après mon bac, quand je me laissais convaincre d'intégrer H E C au lieu de la fac d'histoire géo qui me tentait, le clignotant s'était rallumé, en vain. Et puis il y avait eu la fois où j'avais renoncé à mon année d'Erasmus à Coimbra, mon père m'ayant inscrit à une prépa de droit international des affaires à Oxford. La fois où ma mère avait subtilement fait ressentir à ma petite amie du moment qu'elle n'était pas à sa place dans notre petit monde.

A chaque fois le voyant clignotait et moi je fermais les yeux. Et ainsi les choses s'étaient enchainées jusqu'à la semaine dernière où j'avais finalement décroché un entretien d'embauche dans un prestigieux cabinet Londonien. « Avec tes références et tes qualités, tu auras tout à fait ta place à la City » affirmait ma mère sur un ton péremptoire. « Et il serait bien extraordinaire

que ces messieurs ne s'en aperçoivent pas ». Et bien décidée à contribuer à mon succès, elle m'avait aidé à choisir le costume pour l'entretien et avait même tenu à ce que je porte les chaussures fétiches de mon père. Celles qui lui avaient assuré le succès dans toutes ses entreprises à chaque fois qu'il avait mis les pieds dans une nouvelle entreprise.

La paire de chaussure paternelle était donc allée rejoindre le costume dans ma penderie en attendant que sonne l'heure de ma victoire.

Granny est morte il y a huit mois pendant mon stage de dernière année à Atlanta. Mes parents se sont hâtés de vendre la maison de Kerfany à un couple d'Anglais tombés sous le charme. Ils l'ont acheté sans discuter et avec tout son contenu. « Une aubaine! » a estimé ma mère « cela nous simplifie grandement les choses. »

De Granny, il me reste la collection rouge et or aventure qu'elle m'avait offerte au fil de mon enfance. Tous les trésors de Stevenson, d'Eugène Sue, de Fenimore Cooper, Jules Verne ou encore de London. Et son plus beau cadeau : le sac de marin de mon grand-père.

Aussi hier matin, quand j'ai lu l'annonce, le clignotant s'est à nouveau déclenché mais cette fois il était accompagné d'une sirène mugissante et d'une voix qui répétait en boucle : dernier avertissement, évacuation immédiate avant perte de contrôle. Alors avant de me laisser le temps de réfléchir, j'ai saisi le téléphone comme une bouée de sauvetage et je me suis jeté à l'eau. 20h sur le port sans poser de question.

Il est 20 h et elle n'est pas là, qu'est-ce que je fais maintenant?

Plus le temps passe, plus cette histoire me semble absurde et à présent que je suis seul sur le port dans ce froid polaire je lutte contre le doute et l'inquiétude. Et si c'était un canular? Parce qu'à bien y réfléchir, cette annonce, cette drôle de voix, l'ordre de ne pas poser de question.

Tout cela semble trop extravagant pour être vrai. Sans parler du nom du navire : La Berezina.

La Berezina, mais quelle blague ! Qui aurait l'idée de donner à son bateau le nom d'une déroute historique sans crainte de courir à son tour à la catastrophe. Sans compter que tous les marins sont superstitieux c'est bien connu. Allez! Arrête avec tes illusions. Tu vas rester planté là sur ton quai comme un terrestre crétin pour voir scintiller encore un peu ton rêve fou dans la lumière des étoiles avant qu'elles ne disparaissent. Tu seras aux premières loges pour assister au naufrage de ton aventure, bref ce sera ta petite Berezina à toi en quelque sorte.

Ce n'est pas possible, ça ne peut pas se terminer comme ça. Tout mon être se cabre et se refuse à croire à cette idée et soudain la colère me submerge comme une lame qui passe la digue et je

me mets à hurler dans le vent NOOOOOOOON .....

Je beugle à m'en faire éclater les poumons. L'air glacé finit par me cisailer le souffle, alors je me laisse tomber sur mon sac de marin hébété par la force de ma fureur.

Un grand vide se creuse en moi comme un abîme qui s'ouvre dans mon corps, m'engloutissant tout entier et je m'absente au monde ; Quand une voix énergique me rappelle brutalement à l'ordre et sur le port.

- He jeune homme, si vous êtes vraiment décidé à prendre le large j'espère que vous êtes plus vaillant et plus dégourdi que ça! Attrapez moi ce bout qu'on puisse amarrer le bateau!

Je ne l'ai pas vu arriver, je ne l'ai pas entendu glisser sur la mer et pourtant le voilier est là, la Berezina est venue jusqu'à moi. Je me relève juste à temps pour éviter de prendre le cordage en pleine figure. Mes mains sont tellement gelées que je peine à exécuter la manœuvre mais je me démène comme un diable sous un regard qui me jauge. Quand le bateau est enfin immobilisé je lève les yeux vers la voix. Elle s'échappe entre un épais bonnet de laine et un cache col en polaire.

- C'est bon. Montez à bord à présent!

C'est bien la voix d'une femme mais c'est vraiment la seule chose qui pourrait faire songer à une vieille dame! Sur le pont, un corps mince, à l'allure sportive qu'on devine sous une salopette et une vareuse bleue, me domine de toute sa hauteur. J'attrape mon barda et obtempère sans plus attendre.

- Bienvenue sur la Berezina, entrons vite ou je ne donne pas cher de notre peau! On dirait que le vent vous fait un bel accueil ce soir!

Je suis mon inconnue dans le carré. Au pied des marches, une sorte d'alcôve tout près de la table du navigateur à gauche et la cuisine à main droite. De là je peux apercevoir un salon douillet et chaudement éclairé pourvu de banquettes et d'une table centrale.

- Déshabillez-vous et surtout retirez vos bottes, les patères sont juste derrière vous !

Cette fois encore je m'exécute, un peu agacé toutefois par le ton peu amène de cette femme. Patience! Avec un peu de tact et de doigté les choses devraient bien se passer. J'entre dans le salon, hésite un peu, je ne sais pas si j'ai le droit de m'asseoir, et je finis par me retourner vers mon hôtesse. Cette femme ne peut pas avoir plus de 50 ans. Campée devant moi cheveux mi

long, châains avec une petite mèche qui blanchit sur le haut du front, mâchoire volontaire, peau piquetée de taches de rousseur et de soleil, elle me fixe d'un regard singulièrement clair mais ne semble pas vouloir prendre la parole. Alors je me lance

- C'est bien vous qui avez publié l'annonce ?..... Vous parliez de prendre le large ? ..... Enchanté en tous cas, je m'appelle ...
- ...On avait bien dit pas de question! Ce soir on dort à quai. Je vais vous montrer votre cabine. Allez vous reposer maintenant, je vous attends demain à sept heures pour le petit déjeuner. Il sera alors temps de faire le point ensemble.

Et sans rien ajouter, elle me précède jusqu'à une porte qu'elle ouvre devant moi.

- Voilà c'est ici. N'oubliez pas, demain sept heures!

Eh bien, on dirait que ça ne va pas être facile tous les jours la communication avec ma coéquipière. « Attrapez ceci, faites cela, déshabillez-vous, montez, allez vous reposer... » Elle ne connaît que l'impératif ou quoi? Je ne peux pas laisser notre relation démarrer sur ce mode, si je ne m'impose pas tout de suite, après ce sera fichu. Et en plus, pourquoi avoir inventé cette histoire de vieille dame? La main sur la poignée, je m'apprête à aller mettre les choses au clair, quitte à compromettre notre association, quand l'image du costume et de la paire de chaussures dans la penderie, me saute aux yeux. Du coup j'en relâche la poignée. Après tout, rien ne presse, j'aurais mes réponses demain matin dès sept heures...si j'ai bien compris... C'est vrai qu'elle n'a pas l'air des plus drôles cette bonne femme mais ça ne peut pas être pire qu'un avocat d'affaire Londonien! Et si elle s'avère effectivement insupportable, je pourrai toujours la balancer par-dessus bord quand on sera en mer. Cette pensée me fait sourire et les tensions que j'ai accumulées depuis ces dernières heures commencent alors à se dénouer. Tu voulais de l'aventure, la voilà ton aventure!

Je me jette sur la couchette en bois rouge, et tout en savourant cette phrase je laisse la chaleur et la détente m'envahir peu à peu. Mes yeux errent à travers la cabine grappillant çà et là des éléments de son aménagement. Sur une étagère une vieille lampe à pétrole, aux hublots, des rideaux chamarrés assortis aux coussins de la banquette, sur tous les coffres et rangements en bois, des poignées de laiton luisent dans la lumière dorée de la pièce. La cabine n'est pas très grande mais elle est bien agencée. Et j'ai largement la place d'y ranger le peu d'affaires que j'ai emportées avec moi. Au-dessus de la couchette il y a même des bouquins, j'ai bien fait de ne pas en prendre. Je me retourne pour y jeter un coup d'œil. Paul Emile Victor, Bombard et Moitessier seront mes compagnons de voyage. Je n'aurais pas pu rêver mieux. Comme ça, si la

revêche ne s'adoucit pas un peu, je pourrai toujours venir me réfugier en compagnie de ces trois-là. Je détache la montre de mon poignée, la règle sur 6h 30 et la pose sur l'étagère au-dessus de ma tête. Puis je me glisse tout habillé sous les couvertures pour ne pas perdre un seul degré de la bonne chaleur qui règne ici et j'éteins la lumière. Elle est belle cette cabine, je sens que je vais m'y plaire. Je crois que c'est la dernière pensée qui traverse mon esprit avant que je ne m'enfonce dans le sommeil.

Une sonnerie insistante finit par m'arracher à ma léthargie. Quoi! Ça ne peut pas déjà être le matin! J'attrape ma montre pour vérifier, 6h45! Me félicitant de m'être couché tout habillé, je fonce vers la petite porte au fond de la cabine. C'est bien une salle de bain mais je n'ai plus le temps de me faire beau. Une bonne giclée d'eau sur le visage et un brossage des dents feront l'affaire. Un dernier coup d'œil dans le miroir avant de quitter la pièce. Je défroisse un peu ma chemise et remets ma tignasse en ordre. J'ai déjà l'air plus présentable. Je sors de la cabine et me dirige vers le carré en espérant que l'humeur de ma compagne de voyage se sera un peu améliorée. Elle est déjà là et me tourne le dos, affairée. Une délicieuse odeur de café dans l'air me semble de bon augure.

– Bonjour !

Elle se retourne vivement,

– Oh, bonjour Arnaud, je ne vous avais pas entendu arriver. Avez-vous bien dormi?

La stupeur et l'incompréhension me privent un instant de parole et elle, elle ajoute le plus naturellement du monde :

- J'espère que vous aimez le café, sinon il y a aussi du thé.
- Je ne vous ai jamais dit mon nom. Vous me connaissez?
- Oui Arnaud, je vous connais. Et bien que ce soit notre première rencontre, j'ai très souvent entendu parler de vous.

Je dois avoir l'air d'un poisson au bord de l'asphyxie parce qu'elle enchaîne aussitôt :

- Toutes les réponses sont dans cette lettre. Il est temps pour vous de faire connaissance avec la vieille dame intrépide...

Elle pose une enveloppe sur la table, attrape sa vareuse et enfonce son bonnet sur sa tête.

- Je vais faire un tour, on se voit plus tard.

Et elle sort. Un courant d'air frais s'engouffre alors dans le bateau et dans mes poumons et je me remets à respirer.

L'enveloppe est cachetée avec pour seule inscription ARNAUD BANNELEC en majuscules d'imprimerie. Je n'y comprends rien, mon cerveau est engourdi mais mes mains elles, se hâtent d'ouvrir la missive. Un seul feuillet. Avant de lire je reconnais l'écriture.

Mon chéri,

Si tu lis cette lettre c'est que j'ai eu raison de faire le pari que tu n'as jamais oublié le jeu du journal.

Vois-tu Arnaud, pendant toutes ces années où je t'ai vu grandir et même après, je n'ai jamais contesté l'éducation que t'ont donnée tes parents. Jamais rien objecté quant aux choix qu'ils ont faits pour toi. Je ne m'en sentais pas le droit, mais j'ai toujours eu la certitude que tu faisais fausse route. Et puisque tu es là aujourd'hui c'est que c'était sans doute un peu vrai.

La BEREZINA est à toi, c'est ton héritage, la part de moi que je te laisse. J'y ai rassemblé les choses auxquelles tu tenais, je crois. Tu en feras ce que tu voudras.

Tu feras également ce que tu voudras du voilier. Il a une bonne valeur marchande tu sais et je ne veux surtout pas que tu te sentes contraint à quoi que ce soit. Cet héritage n'est pas une nouvelle prison, considère le plutôt comme une parenthèse dans ta vie tellement organisée.

L'occasion pour toi de méditer sur le dernier conseil de ta grand-mère : Vis comme tu le souhaites mais sois toujours fidèle à ce que tu es. Et n'ai pas peur de blesser tes parents, on fait toujours du mal à ceux qui nous aiment.

Une dernière chose, ne te laisse pas déconcerter comme tous ces superstitieux par le nom du bateau. LA BEREZINA, moi je trouve que ça sonne bien. Et puis victoire ou défaite, dans la vie, vois-tu, tout n'est toujours qu'une question de point de vue.

Hélène qui a accepté de m'aider dans cette dernière aventure est mon notaire mais c'était surtout l'amie de ton oncle Thomas et nous sommes toujours restées très liées. Je l'aime beaucoup, c'est une femme extraordinaire. N'hésite pas à lui poser les questions que tu voudras, elle connaît toute notre histoire.

A présent je suis heureuse. Il ne me reste plus qu'à t'embrasser et à te serrer fort dans mes bras. Bonne route mon petit, je reste à jamais ta compagne de voyage.

Ta Granny

Les larmes affluent, roulent sous mes paupières et débordent le barrage de mes yeux. Je les laisse ruisseler sur mon visage, dans mon cou, sur mes mains. Elles coulent, en flot régulier et ce déluge chaud et salé m'apaise. Peu à peu la peine et la joie qui luttent en moi finissent par se réconcilier. Je me sens vidé, essoré... et rempli en même temps. Je n'avais plus pleuré depuis mon enfance, pas même pour la mort de Granny. Au fil des années mes peines, mes frustrations et mes déceptions s'étaient indurées en un nœud sec et douloureux au milieu de la poitrine. Mes larmes ont lessivé le nœud et l'ont assoupli. C'est une drôle de sensation mais ça fait du bien.

Hélène n'est revenue que bien plus tard.

Ca va m'a-t-elle demandé me scrutant de son regard d'écume. Puis elle m'a tendu les mains, je les ai serrées fort et longtemps, je venais de trouver une alliée.

Elle avait acheté une pizza, un gâteau et du champagne. Nous avons mangé ensemble et bu à la mémoire de Granny et à l'avenir. Elle m'a appris que l'annonce était parue depuis plusieurs semaines et qu'elle désespérait de voir enfin s'afficher mon numéro de téléphone. Puis nous avons parlé. J'avais mille chose à lui demander et elle autant à m'apprendre.

Elle est repartie le surlendemain sur la promesse commune de rester en contact.

Quelques jours après son départ, je postais sur le site d'Ouest France l'annonce suivante :

« Jeune homme intrépide et téméraire cherche coéquipier ou coéquipière pour prendre le large. Contacter 06 27 09 73 42. »